



Rien sur la mère

Romain-Pierre Renou
(Section clinique de Paris-Ile de
France)

C'est dans un dispositif institutionnel proposant des entretiens gratuits avec un psychologue que j'ai reçu cet homme âgé d'une quarantaine d'années. Nos rencontres se sont déroulées sur un temps assez court de six entretiens en un mois.

Une décision

Ce sujet a décidé de sortir de la réclusion dans laquelle il vivait depuis un an. Cet isolement est entamé par le fait même de venir me parler. En décidant cela, ce sujet s'attaque à la réclusion dans laquelle il se trouvait. Il m'explique que son existence s'est trouvée bouleversée par une succession d'événements survenus sur une période assez courte. Il s'agit du décès du patron pour lequel il travaillait, de celui de sa grand-mère paternelle, et de la séparation d'avec sa compagne. Depuis lors il demeurait seul chez lui, coupé du reste du monde, à jouer au poker en ligne sur internet toute la journée. « Je suis addict aux jeux », et ce depuis qu'il ne travaille plus.

« J'ai tout bouffé là-dedans », soit l'ensemble de ses revenus, y compris une importante somme d'argent qu'il prévoyait de consacrer à l'achat du logement dans lequel il vivait avec sa compagne. Ce projet a été interrompu par leur séparation, peu de temps après qu'il ait commencé à se retirer socialement. Depuis, il est locataire de ce même appartement qui appartient à la famille de son ancienne compagne à qui il remet tous les mois le montant du loyer.

La perspective de ne plus pouvoir payer ce loyer, d'être « au bord de tout perdre », ainsi que d'avoir eu « pour la première fois » l'idée « d'accepter d'être SDF dans les bois » l'amènent à limiter sa pratique solitaire du poker en ligne. Il a en effet décidé d'arrêter d'approvisionner à l'aide de sa carte de crédit la cagnotte qui permet de miser en ligne, et qu'il ne cessait d'alimenter à mesure qu'il perdait. Certes il continue de jouer, mais seulement avec ce qu'il lui reste dans sa cagnotte. Si celle-ci s'épuise, ce sera terminé. Depuis qu'il procède ainsi, il ne perd plus.

Je l'invite à préciser l'histoire personnelle dans laquelle cette période de réclusion s'inscrit. Il me précise ainsi les contours de l'isolement dans lequel il s'était enfermé durant ce laps de temps.

Être addict

« Être addict », selon lui équivaut à « se consacrer à fond », que cela soit aux drogues, au travail, ou au poker. L'addiction constitue pour cet homme un véritable mode d'être. « Excessif » dans l'activité aussi bien que dans la passivité, il a découvert le poker en ligne en entendant ses collègues de travail en parler ; « ça m'a piqué » dit-il à ce propos. Ce n'est

qu'une fois seul, sans travail, enfermé chez lui, qu'il se met à y jouer jusqu'à douze heures par jour, pour ne pas s'ennuyer.

Sa première addiction concernait plutôt les drogues, en particulier l'héroïne. Il se présente d'ailleurs comme « séropositif depuis l'âge de dix-neuf ans ». Il n'a eu connaissance de sa contamination que trois ans après avoir, pour la première et unique fois, pris de l'héroïne par injection. C'est la copine de son père qui l'avait elle-même « piqué ». À vingt-deux ans, apprenant que cette jeune femme était décédée du SIDA, il décida de faire un test de dépistage qui se révéla positif. Il a alors pensé qu'il allait mourir. Après avoir cessé d'en consommer, il « retomba » dans l'héroïne, il y a de cela une dizaine d'années. Cette rechute provoqua la faillite du restaurant qu'il venait d'ouvrir, et une brouille avec son père, toujours actuelle. Il est, depuis lors, sous traitement de substitution.

Le boulet

De son père il dresse le portrait d'un homme « dur » dont il était « l'enfant boulet » - *dixit* le père. Celui-ci avait dix-huit ans quand il est né. À quatre ans, son père le confie à sa propre mère car celle de notre patient, schizophrène, aurait tenté de le tuer. C'est sa grand-mère paternelle qui l'a élevé, son père vivant dans le même bâtiment. Il dit de son père qu'il lui a « chamboulé la tête », n'ayant cessé de le dévaloriser et de le taper. Il ne savait plus comment être avec lui pour éviter ses coups ; s'il devait lui mentir ou lui dire la vérité. Son père lui demandait même de mentir sur ce point, ainsi au ski, à six ans, alors qu'il lui avait donné « une grande baffe dans la gueule » au point de le faire saigner, il l'avait obligé à dire à sa grand-mère qu'il était tombé. À quatorze ans, il se rebelle pour la première fois contre lui, l'entendant encore une fois marmonner : « sale fils, petit con... ». Il se souvient l'avoir alors poussé et avoir cassé toutes ses statues comme son père l'avait fait de ses jouets quand il avait six ans.

Il y a un peu plus d'un an, le décès de sa grand-mère paternelle marque le début d'un repli radical. Ce décès est précédé par celui de son patron qui mit fin à ses jours dans les locaux de son entreprise au bord de la faillite. Entre ces deux décès une grippe sévère le met deux mois en arrêt de travail de l'emploi qu'il venait de débiter. Suite à ces événements, il se coupe du monde, ne répond plus aux messages téléphoniques ni aux mails de son entourage, y compris familial. Puis survient la séparation d'avec sa compagne et l'abandon du projet d'acquérir leur logement. Il se retrouve alors seul, avec l'argent du crédit qu'il avait obtenu pour cet achat.

En un an, il perd la totalité de ses économies en jouant au poker en ligne ; ses revenus mensuels ne seront bientôt plus suffisants pour faire face à ses dépenses ; il ne peut envisager de demander une quelconque aide sociale, tant il est « dégoûté » par les sommes d'argent qu'il a déjà perdues.

Une culpabilité dévorante

Néanmoins, ce n'est qu'une fois cette perte réalisée qu'il lui est possible de mettre un terme à la pratique morbide du poker, et à sa réclusion. Cet enchaînement des faits peut nous faire penser aux commentaires de Freud quant à la « passion pathologique » de Dostoïevski qui « ne s'arrêtait pas avant d'avoir tout perdu »¹, et pour qui « le sentiment de culpabilité [...] s'était fait remplacer par quelque chose de plus tangible, le poids d'une dette »². Freud précise ainsi : « Quand le sentiment de Dostoïevski était satisfait par les punitions qu'il s'était infligées à lui-même, alors son inhibition au travail était levée et il s'autorisait à faire quelques pas sur la voie du succès. »³

¹ Freud S., « Dostoïevski et le parricide » (1928), *Résultats, idées, problèmes* T. II, Paris, PUF, 1998, p. 176.

² *Ibid.*, p. 175.

³ *Ibid.*, p. 176.

Freud ramène la culpabilité de Dostoïevski à ce qui « forme la base du sentiment de culpabilité », soit au « désir de posséder la mère et d'éliminer le père »⁴, nous nous demandons si notre patient n'a pas à faire à une culpabilité plus fondamentale, celle d'exister ? L'élément essentiel qui l'arrête sur la pente du pire est d'avoir entrevu qu'il pouvait : « accepter d'être SDF dans les bois », prêt à se retrancher radicalement de la communauté des hommes. Le poker eut la fonction d'alimenter un programme mélancolique en actualisant l'objet jetable qu'il fut pour sa mère : « l'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi qui put alors être jugé par une instance particulière comme un objet, comme l'objet abandonné »⁵.

S'il a pu s'arrêter sur la pente du pire, il témoigne malgré tout d'un empêchement tenace dans son lien aux autres.

S'en sortir

« Renouer » le contact avec ses proches et anciens collègues de travail est ce qui lui apparaît comme le plus difficile depuis qu'il a décidé de s'en sortir. C'est cette difficulté précise qu'il a à traiter. Ces derniers temps, le seul lien qu'il a maintenu – en dehors des joueurs virtuels/réels du poker en ligne – est un échange téléphonique mensuel avec son ex-compagne autour de la question du loyer. « Avoir à s'expliquer » auprès des autres sur les raisons de son absence/disparition constitue un empêchement indépassable pour les recontacter. L'idée d'avoir à *tout dire* lui pèse. Il témoigne ainsi d'une forme de « pudeur », préférant garder le silence et ne pas raconter ce qu'il s'est passé pour lui au cours de cette période.

Sur ce dernier point, je lui indique qu'il n'a pas à tout raconter de ce qui lui est arrivé à ses interlocuteurs et qu'il peut simplement dire qu'il n'allait pas bien durant cette période. C'est tout.

Un événement contingent va précipiter ses tentatives de reprise de contact. Étant réellement injoignable, c'est par l'intermédiaire de son ex-compagne qu'il apprend le décès, à l'âge de trente-cinq ans, du mari d'une tante paternelle. Cette nouvelle le pousse à appeler cette tante, occasion pour lui de demander à celle-ci de transmettre un message de sa part à son père : s'il a coupé tout contact, c'est parce qu'il allait mal.

Une sortie

Une fois ce rebranchement au père effectué, même distant, tout s'enchaîne très rapidement. Je décide de soutenir ce mouvement de « s'en sortir » en lui proposant un deuxième rendez-vous dans la même semaine. Il accepte tout en faisant cette remarque : « c'est un moyen de me mettre la pression ! »

Quelque chose s'est en effet « débloqué ». Il réécoute ses messages téléphoniques, fait le tri parmi les six mille ! messages mails qu'il n'avait pas ouverts l'année durant, appelle ses anciens collègues de travail dont un qui a une dette d'argent en sa faveur et qu'il n'avait pu jusqu'alors réclamer. Il répond à des annonces d'employeurs, passe des entretiens, et retrouve du travail en tant que commercial. Au cours de cette courte période, son aspect physique change. Lors de son premier rendez-vous, il était arrivé avec plus d'une heure de retard, il s'était présenté en tong, jean et t-shirt négligés, le regard embrumé, au bord des larmes ; un mois plus tard, se rendant après notre rendez-vous à un entretien professionnel, il repart en costume/cravate, apprêté, entreprenant. Ce rendez-vous se révéla être le dernier : il me rappelle pour s'excuser de ne pouvoir venir comme convenu car ses horaires ont changé avec ce nouveau travail ; il me dit qu'il me téléphonera plus tard pour fixer un nouveau rendez-vous. À ce jour, il ne l'a toujours pas fait.

⁴ *Ibid.*, p. 168.

⁵ Freud S., « Deuil et mélancolie » (1915), *Métopsychoanalyse*, Paris, folio essais, 1999, p. 146-147.



La bascule de l'hystérique : un cas d'obsession amoureuse

Gérard Mallassagne
(Collège clinique de Montpellier)

La psychanalyse s'inaugure avec les *Etudes sur l'hystérie* et l'histoire du cas d'Anna O. de Joseph Breuer. C'est avec l'hystérie que Freud découvre les effets du transfert, et le cas Dora l'exemplifie. Que la psychanalyse, dès ses débuts, ait eu pour cadre non pas la relation médecin-malade, mais la relation d'une femme à Freud mérite d'être rappelé. C'est en se séparant de J. Breuer, à propos de Bertha Pappenheim, que Freud rompt avec la recherche médicale. Il abandonne la considération breuerienne des états hypnoïdes, parce qu'elle « n'apporte rien non plus sur le plan thérapeutique ». ⁶ « C'est là le fait énorme qu'à l'endroit des états hypnoïdes, Freud y préfère le discours de l'hystérique », précise J. Lacan. ⁷

Camille, trente-deux ans, vient me voir pour reprendre son travail analytique. Elle a déjà fait une première tranche de six ans qui lui a permis de résoudre quelques symptômes inscrits dans le corps. La seconde tranche, moins de deux ans, a été écourtée du fait d'une mutation professionnelle. Elle souffre de ne pouvoir « nouer des relations durables avec les hommes ». Ses liaisons amoureuses sont éphémères, elle les interrompt toujours. Elle éprouve une grande solitude, et les années passant, elle craint qu'une maternité ne soit plus possible.

Originaire de Nantes, elle a une sœur de trois ans sa cadette. Elle décrit une mère très exigeante, aux excès d'autorité, qui ne parle pas beaucoup et à qui elle n'a jamais pu parler. Pour Camille, « tout ce qui est sexuel est tabou chez ma mère ». Un souvenir d'enfance émerge : à douze ans alors qu'elle porte un plâtre suite à une chute, un copain de l'école y écrit son prénom. Cela déclenche chez la mère une violente colère, qui tente d'effacer l'inscription par tous les moyens possibles en tenant ces propos : « Ce n'est pas en te comportant comme tu le fais que tu plairas aux garçons [...] tu ne trouveras jamais de partenaire ».

Élève régulière, elle a fait des études de droit. Elle a très souvent été en conflit avec sa mère notamment à l'adolescence. Étudiante, elle revendique une plus grande autonomie. « Ma sœur faisait tout bien, très bonne élève, studieuse, jolie, elle plaisait aux garçons, moi j'ai toujours été le vilain petit canard. » Elle est livrée au ravage maternel.

Son père était pharmacien, très proche de Camille, il la soutenait face au discours de l'Autre maternel, et passait sa vie dans son officine. « Il me regardait comme une amante potentielle, je le voyais dans ses yeux. » C'est ce qui témoigne de son attachement à son père. À la maison, elle le décrit dans une position subjective de soumission face à une épouse autoritaire. Depuis son plus jeune âge, Camille est convaincue que son père a eu au moins une, sinon plusieurs maîtresses, seule condition pour rester avec sa mère. D'ailleurs ses parents faisaient chambre à part, elle repérait de menus détails quotidiens qui la confortaient dans cette hypothèse.

Pendant ses études, elle est partie travailler un an en Islande : « j'avais besoin de mettre une distance avec mes parents, ma sœur, je fusionnais trop [...] maintenant je n'ai plus besoin de cette dépendance, je suis autonome affectivement ».

⁶ Freud S., *Névroses, psychoses et perversions*, Paris, PUF, 1973, p. 87.

⁷ Lacan J., *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 795.

Camille occupe un poste de cadre responsable dans une administration, elle rencontre au quotidien un jeune collaborateur qui l'intéresse, c'est la raison pour laquelle elle a pris rendez-vous pour parler de ce qui rate inexorablement.

Chaque fois qu'il passe devant son bureau, il lui adresse un regard, en réunion, il la fixe, « cela fait énigme » dit-elle. Elle dit préférer lui opposer une fin de non-recevoir plutôt que de risquer de revivre un nouvel échec. Elle apprendra plus tard qu'il est en arrêt maladie pour dépression. Elle a l'impression d'y être pour quelque chose et parle alors de responsabilité non sans une certaine jouissance.

Le cas Dora, riche de détails, traverse l'enseignement de Lacan. Il en fait à chaque fois une lecture différente, souvent contrasté par un autre cas. Un peu schématiquement, nous pouvons repérer deux périodes, celle dite du premier Lacan : l'hystérique et l'Œdipe, puis l'enseignement du dernier Lacan avec les séminaires XVI et suivants : l'hystérique et la jouissance.

Je vous propose de prendre quelques occurrences de Freud puis la relecture si précieuse de Lacan pour articuler quelques points cruciaux dans la cure de Camille.

Je parlerai du déroulement de cette cure, de quelques-uns de ses avatars et de leur possible résolution grâce à la praxis lacanienne, thème des dernières Journées de l'École de la Cause Freudienne à Paris.

L'hystérique et l'Œdipe

Dès notre première rencontre, avec cet énoncé « Je suis beaucoup dans l'imaginaire », Camille nous indique son rapport à l'image, où la pulsion scopique a toute son importance.

Dans le Séminaire *Les psychoses*, Lacan situe la névrose à l'articulation imaginaire/symbolique. « Le complexe d'Œdipe veut dire que la relation imaginaire, conflictuelle, incestueuse en elle-même, est vouée au conflit et à la ruine. [...] Il y faut une chaîne, un ordre symbolique, [...] l'ordre de la parole, un tiers, c'est-à-dire du père. Non pas le père naturel [mais le Nom-du-Père], quelque chose qui maintienne relation, fonction et distance [face à la béance imaginaire]. C'est le sens même du complexe d'Œdipe ».⁸

Les avatars de l'Œdipe peuvent déboucher sur la dissolution imaginaire et c'est la psychose, ou sur la névrose.

Le narcissisme, l'impossibilité de rejoindre son image, l'impossibilité qu'elle soit sans blessure, Lacan en a fait le ressort central de l'imaginaire pour le rapport interhumain. C'est une relation toujours ambiguë, toute saisie de l'autre par l'image dans un rapport de captation érotique, c'est aussi la base de tensions agressives. Camille le précise d'ailleurs très bien : « j'avais besoin de mettre une distance avec mes parents, ma sœur, je fusionnais trop ».

Le jeune collaborateur la regarde, la fixe, et *cela fait énigme*. Le stade du miroir met en évidence la fonction de l'image. La fonction du moi n'est pas d'objectivité, mais d'illusion. « Le moi est ce maître que le sujet trouve dans un autre, et qui s'instaure dans sa fonction de maîtrise au cœur de lui-même. Si dans tout rapport, même érotique, avec l'autre, il y a quelque écho de cette relation d'exclusion, *c'est lui ou moi*, c'est que, sur le plan imaginaire, le sujet humain est ainsi constitué que l'autre est toujours prêt de reprendre sa place de maîtrise par rapport à lui ».⁹ Il y a en lui un moi, qui lui est en partie étranger, maître implanté en lui par-dessus l'ensemble de ses pulsions et qui exprime les conflits entre les pulsions et le moi.

Si l'on se réfère au stade du miroir, Camille se voit en O', là bien sûr où elle n'est pas. « La topique freudienne du moi nous montre comment une ou un hystérique, comment un obsessionnel, use de son moi pour poser la question, c'est-à-dire justement pour ne pas la poser. La structure d'une névrose est essentiellement une question, et c'est bien pourquoi elle

⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre III, *Les psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 111.

⁹ *Ibid.*, p. 107.

a été longtemps pour nous une pure et simple question. Le névrosé est dans une position de symétrie, il est la question que nous nous posons, et c'est bien parce qu'elle nous touche tout autant que lui, que nous avons la plus grande répugnance à la formuler plus précisément. »¹⁰ Lorsque Camille vient me voir, elle ne présente plus de symptômes somatiques. Elle vient avec une question : « Pourquoi je ne peux pas nouer de relations durables avec les hommes ? » et précise que, malgré les années d'analyse passées, cette question n'a toujours pas été résolue. Plus tard, elle dira évoquant son adolescence « Que veulent les garçons ? », ce qui la renvoie à sa question : *qu'est-ce qu'une femme ?*

Dans l'entrecroisement de l'imaginaire et du symbolique, gît la source de la fonction essentielle que joue le moi dans la structuration de la névrose. Pour poser sa question relative à la position féminine, Lacan fait remarquer qu'elle utilise la voie la plus courte, l'identification au père. Camille est identifiée à son père, à l'homme porteur du pénis. Elle tente de symboliser l'organe féminin et face à cette mère qui ne répond pas, elle cherche une voie pour approcher cette définition qui lui échappe. Elle la trouve chez le père à ses côtés, face au discours ravageant de la mère. « Le pénis lui sert littéralement d'instrument imaginaire pour appréhender ce qu'elle n'arrive pas à symboliser »¹¹ précise Lacan à propos de Dora.

Camille fait du théâtre depuis plusieurs années. Elle porte de l'intérêt à un camarade de la troupe de quinze ans son aîné. Elle le trouve fantasque, et brillant sur scène. Le jeu de la séduction s'installe, elle s'y sent bien. Hans le lui rend bien, il est attentif à elle, répète avec elle, ils doivent même jouer une scène ensemble. Il vit avec une compagne, dont il a eu un garçon. Commerçant, il travaille avec la mère de son amie qu'il ne quittera pas parce qu'elle est la mère de son fils, mais ils ont une vie amoureuse faite d'une grande liberté. Hans devient plus amoureux encore et la presse de devenir son amant. Camille éprouve de l'angoisse, elle redoute et repousse la relation sexuelle qui inaugure toujours le déclin amoureux et précipite la rupture. « Il est comme tous les autres, les hommes ne pensent qu'à ça [...] de toute façon, il n'est pas libre, cette relation n'a aucun avenir. »

Lors d'une représentation où Camille et Hans jouent ensemble, il présente son fils, puis sa compagne à Camille en ces termes « ma princesse ». Camille furieuse, menace de quitter le théâtre, il faut les arguments du metteur en scène pour la convaincre de jouer.

En séance, elle repère chez Hans les traits d'identification, la voix, les expressions verbales et la gestuelle, prélevés sur son père. Quant au signifiant *princesse* qui a déclenché l'ire, il est celui que lui donnait son père pour l'appeler dans des moments d'intime connivence.

Séance après séance, Camille développe un discours agressif et revendicatif à l'encontre de la compagne qui ne cherche, dit-elle, qu'à évincer la rivale : phénomène interprétatif mais sans production de délire. Elle impute à autrui hostilité et mauvaise intention. Quant à Hans, il devient « l'amant châtré » qui ne peut plus rien lui apporter.

L'hystérique souffre d'un trop de père, ce qui masque l'avatar de la métaphore paternelle ; le père tout puissant et châtré de Dora est un maître, un idéal sur lequel elle peut régner. Elle maintient, au prix de ses symptômes, la non castration de l'Autre. L'Autre ne doit manquer de rien. L'hystérique complète l'Autre du petit *a* au lieu de le décompléter. L'objet *a* ne peut dès lors venir fonctionner comme cause par quoi elle peut comme sujet s'identifier à son propre désir. L'objet, de n'être pas perdu, se maintient alors comme objet de jouissance.

Le souhait inconscient de Dora est la possession de M^{me} K., là où réside l'erreur de Freud, c'est-à-dire la possession de sa mère, soit l'objet de jouissance suprême sur quoi porte l'interdiction première.

Le père protecteur de Camille, celui qu'elle appelle pour lui parler de ses déboires amoureux, autant dire de son insatisfaction foncière, est une figure du père idéal, celui à qui s'adressent

¹⁰ *Ibid.*, p. 196.

¹¹ *Ibid.*, p. 200.

ses symptômes et qui, d'avoir dans son discours le rôle maître, est proprement châtré. Elle ne lui reconnaît pas le droit de jouir de sa mère.

Le discours énoncé à la compagne de Hans est en fait adressé à l'Autre maternel dont elle dira : « ma mère s'est vue en moi » et rajoutera « mais mon père aussi ». « Le chemin de vie que j'ai pris c'est le chemin de vie qui lui correspond [au père]. » Puis elle dira à propos de la compagne de Hans : « Elle non plus ne répond pas ». En définitive, les femmes ne répondent jamais.

Camille s'interroge, la compagne de Hans incarne la fonction féminine et, parée du signifiant *princesse*, elle est la représentation de la question de Camille : *Qu'est-ce qu'une femme ?* Elle est ce qui est aimé au-delà d'elle et c'est ce qui intéresse Camille. Cette femme réalise ce qu'elle, Camille, ne peut ni savoir, ni connaître de cette situation où elle ne trouve pas à se loger. Ce qu'elle aime dans la compagne de Hans, c'est en fin de compte, ce qui lui manque. La compagne soutient la féminité, la femme non barrée.

Dans le discours de Camille, la mère est absente. Camille se tourne vers son père et lui adresse sa demande, son père a un désir, désir vers une supposée maîtresse, un X, un désir insatisfait, supposé, mais barré. Comme elle parlait des *supposées maîtresses* de son père, à ma question : « En a-t-il eu réellement ? », elle dit avoir tôt fait cette supposition, mais n'avoir jamais rien mis en œuvre pour le vérifier.

Il y a ainsi un désir qui ne peut être satisfait pour le père, tout comme pour Camille. L'identification ne se fait plus au père, mais à un petit autre, le copain du théâtre, Hans, qui a lui, la particularité d'être en posture de satisfaire éventuellement au désir.

L'hystérique ne sait pas ce qu'elle demande, « simplement elle a besoin qu'il y ait quelque part ce désir au-delà. »¹²

Mais pour pouvoir se soutenir de ce désir, faut-il encore qu'il y ait une rencontre qui lui permette de se repérer sur cette ligne : Hans, le comédien, dans lequel elle se reconnaît au sens d'un petit autre *a*. Cette rencontre se déroule en plusieurs moments décisifs :

Le premier temps est le jeu de la séduction, où tout va pour le mieux. Par la suite, Hans lui témoigne de l'intérêt, elle est confrontée au désir de l'Autre, il la presse de devenir sa maîtresse, l'angoisse apparaît et va aller crescendo, c'est le second temps.

Enfin, Hans *cohabite* avec sa compagne, il ne quittera pas la mère de son fils, ce discours tamponne et apaise l'angoisse.

L'apparition de Hans avec sa *princesse*, fait associer Camille sur son père, ce qui déclenche le passage à l'acte, la fuite du théâtre puis la disparition de l'angoisse et enfin la décision de la rupture amoureuse, que j'ai soutenue. Il y a déclenchement de l'*hainamoration* et passage, dans la cure, de ce que j'ai nommé moment de *folie hystérique*.

Ainsi la présence tierce de la compagne de Hans et l'acting-out témoignent de la nécessité de ce lien pour éviter que son désir ne se réalise en tant que désir de l'Autre et, que l'insatisfaction de son désir soit maintenue.

L'hystérique et le discours

Le discours fait référence à la jouissance, il s'y origine. À partir de Freud et notamment du cas Dora, le discours de l'hystérique révèle la *promotion du désir insatisfait*, insatisfaction foncière dont elle se soutient et que Lacan dans *La Direction de la cure*, souligne avec le rêve de la belle bouchère.

Que révèle le discours de l'hystérique, si ce n'est la relation du discours du maître à la jouissance, la façon dont elle entend conserver une certaine maîtrise dont elle jouit, le savoir y vient à la place de la jouissance. « Le sujet lui-même, hystérique, s'aliène du signifiant-maître

¹² Lacan J., Le Séminaire, Livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 369.

comme étant celui que ce signifiant divise – *celui*, au masculin, représente le sujet – celui qui se refuse à s'en faire le corps. »¹³

Freud parlait de complaisance somatique, Lacan souligne qu'il s'agit plutôt de refus du corps. Elle démasque la fonction du maître dont elle reste pourtant solidaire, en mettant en valeur ce qu'il y a de maître dans ce qui est l'Un dont elle se soustrait à titre d'objet de son désir.

Le père joue un rôle maître dans le discours de l'hystérique, cela lui permet de soutenir sa position par rapport à la femme, le père est un père idéalisé.

Lorsque la jouissance de l'Autre s'offre à elle, elle n'en veut pas, car ce qu'elle veut c'est le savoir, pour le faire servir à la vérité, un savoir comme vérité du maître qu'elle incarne. Cette vérité étant que de toute façon le maître est châtré.

Déroulement de la cure

Je voudrais maintenant vous entretenir des modalités de la cure. Je suis le quatrième analyste dans la série, nous ne sommes plus dans la fraîcheur de la découverte freudienne des effets de la parole. Dès les premières séances, Camille m'annonce qu'elle « connaît la chanson », la règle de la libre association, deux à trois séances par semaine, la régularité, le paiement des séances manquées ... ce qu'elle nomme « les rituels inamovibles, appliqués benoîtement par les analystes ». Elle dit n'avoir pas particulièrement de demande pour reprendre une analyse, mais vouloir venir « parler à un analyste », je me fais docile à la structure et accepte de la recevoir.

Son emploi du temps professionnel et privé rendent les choses compliquées. Il y a dès le début un aléatoire des rendez-vous ; une, deux voire parfois aucune séance par semaine, séances déplacées ou annulées selon un stage à Paris, des répétitions de théâtre ou des représentations...

Lors d'une séance réalisée en face à face, elle exprime le souhait de venir sur le divan et fait mine d'aller s'allonger. J'objecte : « Non, ce n'est pas le moment », « Qu'en savez-vous ? », « C'est le psychanalyste qui dirige la cure ». Suivront quelques absences non sans lien avec ce refus.

Une autre fois, elle s'enquiert dans la salle d'attente, auprès d'une autre analysante, de l'horaire de son rendez-vous. Surprise de constater qu'il est exactement le même que le sien, elle s'en va en claquant la porte et téléphone en précisant qu'elle n'apprécie pas d'*être en double*, de ne plus avoir sa place. Je lui rétorque que son horaire à elle n'était pas le même que celui de l'autre analysante, une femme qui plus est.

Les séances courtes déclenchent des remarques mercantiles, les séances longues sont souvent anxiogènes.

La régularité va s'installer lentement. Les arrêts annoncés et les appels téléphoniques pour annulation s'espacent.

C'est non seulement par le rêve, mais aussi par le symptôme que l'hystérique manifeste l'irréductibilité du désir à la demande, comme il se voit dans l'anorexie où, pour résister à la réduction du désir au besoin, elle se refuse, parfois jusqu'à la mort, à satisfaire la demande de l'Autre de se laisser nourrir. L'hystérique interroge ce clivage entre désir et demande. Elle fait porter sa question sur le désir de l'Autre, ce qui est conforme à la structure du désir, mais elle *l'imaginarise* en faisant porter la question du désir du côté de tous les petits autres.

« J'anticipe les sentiments des autres, j'en ai marre de me mettre à la place des autres. Je n'arrête pas de voyager d'une personne à l'autre ». Camille est une voyageuse, elle voyage sur l'axe imaginaire *a-a'*.

¹³ Lacan J., Le Séminaire, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, date, p. 107.

Alors qu'elle évoquait, ce qui est rare, sa « fusion » et un effet miroir avec sa mère, je lui dis « Mais, vous n'êtes pas votre mère... » et lève la séance. Elle revient la séance suivante sur cette scansion : « je ne suis pas ma mère, mais alors qui suis-je ? ». Deux rêves suivront.

Le premier : « Ça tourne autour de l'exclusion, ça se passe à la montagne, ma sœur, un garçon qui plonge depuis un rocher, il ne remonte pas, ma sœur plonge et ne remonte pas non plus, je ne plonge pas pour leur porter secours. Je me réveille en sursaut, il y a de la culpabilité puisque j'ai hésité à me jeter à l'eau. »

Second rêve : « La scène se déroule en Inde, il y a un enfant, un petit garçon, tout maigre, tout sale, agonisant et ce petit garçon c'était moi, je n'étais qu'un rebut dont on ne s'occupait pas... » Je lui dis : « Rebut, rébus... »

Camille se fait l'objet déchet de l'Autre, elle devient l'« objet » de la mère, l'enfant réalise la présence de ce que Jacques Lacan désigne comme l'objet *a* dans le fantasme. « Quand je me vois en image, je ne m'aime pas, la pilosité me gêne beaucoup ». Camille associe sur une récente consultation hospitalière où le médecin lui a demandé si elle n'avait jamais été anorexique, c'est ce que le troisième analyste lui avait d'ailleurs demandé dès les entretiens préliminaires. Elle en avait déduit qu'il n'avait rien entendu de sa demande et avait aussitôt interrompu les séances. « Le côté corps n'a rien à voir... »

Elle dira quelques séances plus tard avoir téléphoné à sa mère, qui ne lui a rien dit, mais l'a écouté. Camille a le sentiment d'avoir été, pour la première fois, entendue.

Lors d'une récente séance, elle énonce : « il y a un mot que je n'arrive pas à prononcer depuis longtemps, c'est le mot hystérie... ». Elle a fait des recherches, a lu des articles traitant de l'hystérie et a même consulté des livres. Je lui propose d'associer sur ce signifiant *hystérie*, Camille répond : « Hystérie.... anorexie, ça touche au corps ».

Lacan souligne « l'anti-anatomisme du symptôme hystérique » mis en évidence par Freud. Si un bras hystérique est paralysé, c'est uniquement, nous précise Lacan, « au titre de ce qui s'appelle *bras* [...] C'est bien le corps qui vient ici à servir de support dans un symptôme originel, [...] à l'origine de l'expérience analytique même ».¹⁴ Freud, en écoutant Dora et les autres, est inclus, par le fait même du processus analytique et c'est à son niveau « que s'instaure un certain sujet »¹⁵.

Il y a une relation entre ce qui fait symptôme et ce qui, dans le discours, s'articule entre le savoir dans le champ de l'Autre et le rapport de ce savoir avec ce qui fait « creux », béance au niveau du corps.

Avec le Séminaire XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Lacan introduit les quatre discours, nommément le discours hystérique et insiste sur la logique du discours.

Selon la thèse de Lacan, Freud à un moment de son élaboration, choisit pour parler de l'hystérie, le complexe d'Œdipe contre le discours des hystériques, lequel l'aurait amené à un au-delà du complexe d'Œdipe. « Et pourquoi Freud s'est-il trompé à ce point ? – Alors que si l'on en croit mon analyse d'aujourd'hui, il n'y avait littéralement qu'à brouter ce qu'on lui offrait dans la main ? Pourquoi substitue-t-il au savoir qu'il a recueilli de toutes ces bouches d'or, Anna, Emmie, Dora, ce mythe, le complexe d'Œdipe ? L'Œdipe joue le rôle de savoir à prétention de vérité, c'est-à-dire du savoir qui se situe dans la figure du discours de l'analyste au site de ce que j'ai appelé [...] celui de la vérité. »¹⁶

L'hystérie reprise dans cette perspective critique vis-à-vis de Freud, s'introduit à partir d'une transformation de l'hystérie en tant que symptôme – voire en tant que modalité du désir, ou en tant que structure clinique – à l'hystérie en tant que discours. Cette reprise de la parole analysante hystérique est en effet corrélative de la mise en place des quatre discours.

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 382.

¹⁵ *Ibid.*, p. 383.

¹⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, date, p. 112-113. Jacques-Alain Miller a d'ailleurs intitulé cette partie du Séminaire : « Au-delà du complexe d'Œdipe ».

Lacan repense en logicien la place de l'hystérique, non plus à partir de l'Œdipe et donc de la métaphore paternelle, mais à partir de la formule des discours, celui du maître et celui de l'hystérique.

Discours de l'hystérique :

$$\begin{array}{ccc} \underline{\$} & \longrightarrow & \underline{S1} \\ a & & \underline{S2} \end{array}$$

Discours de l'analyste : $\begin{array}{ccc} \underline{a} & \longrightarrow & \underline{\$} \\ S2 & & S1 \end{array}$

« L'hystérie est la structure qui répond le plus à l'appel du père », souligne Marie-Hélène Brousse. La question du père est un alibi pour l'hystérique. À une époque où l'on parle de plus en plus du déclin de la fonction paternelle, tant dans le discours qu'au niveau des institutions sociales, quels en sont les effets sur le discours hystérique ? M.-H. Brousse interroge la sensibilité qu'ont les hystériques « au bougé sur la question paternelle ». Si on modifie la théorie du père, cela a-t-il une répercussion sur *l'hystérie aujourd'hui*, thème de cette année de travail ?

Lacan distingue le maître du père. Le père est un nom et non un signifiant. Il s'agit de faire d'une part la distinction entre le S₁, présent dans le schéma du discours du maître et d'autre part, le Nom-du-Père se définissant comme signification, c'est-à-dire hors sens. « Le père, en tant qu'il joue ce rôle-pivot, majeur, ce rôle-maître dans le discours de l'hystérique, c'est cela qui se trouve précisément, sous cet angle de la puissance de création, soutenir sa position par rapport à la femme, tout en étant hors d'état. »¹⁷

L'analyste, par l'expérience analytique, institue l'hystérisation du discours. Dès lors qu'il y a du *parlêtre*, c'en est fini de l'harmonie de la copulation. Lacan dit de l'hystérique qu'elle est *industrielle*, ce qui en fait une femme, et qui n'est pas son privilège. Les hommes analysants sont de fait forcés d'en passer par le discours hystérique, « puisque c'est la loi, la règle du jeu ». D'ailleurs les obsessionnels sont *hystérisés* par l'analyse.

Lacan dit que l'hystérique « fabrique comme elle peut – un homme qui serait animé du désir de savoir. »¹⁸

En quoi la solution hystérique dérange-t-elle ? Il est plus facile d'envisager la question de la satisfaction, même du côté du désir comme impossible, avec ce que Jacques-Alain Miller appelle « la pluie d'objets », la montée au zénith de l'objet *a*, croire qu'il y a un possible, plutôt que du côté désir insatisfait, qui se rapproche du « il n'y a pas... »

¹⁷ *Ibid.*, p. 108.

¹⁸ *Ibid.*, p. 36.